63e ANNEE (7e Série) N° 45 5 NOVEMBRE 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Campagne pour les vocations à Londres. — II. Prospections au Sahara. — III. Cinq mois après la mort de Staline. — IV. Les méfaits des radiations atomiques. — V. Un jugement sur Erasme. — VI. Le scorpion. — VII. Le grand séminaire de Baudouinville. — VIII. L'île de Formose. — IX. Un portrait de Göring. — X. Aux origines de la vie sur la terre. — XI. Statistique des Ordres religieux. — Rectification.

I

Dans son n° du 8 août, la revue espagnole *Ecclesia* avait inséré une note brève sur les résultats de la campagne pour les vocations à Londres. On y lisait :

« Plus de 200.000 personnes ont visité au stade Olympia, de Londres, l'Exposition des Vocations, montée par 159 congrégations religieuses et par le clergé du diocèse de Westminster. Outre l'édification apportée à de très nombreux fidèles, l'Exposition eut pour résultat que 372 personnes demandèrent à entrer dans les noviciats ou les séminaires. »

Ce court entrefilet était déjà bien intéressant et donnait envie d'en savoir plus long sur cet essai en faveur des vocations. Or, la même revue (22 août) publie une étude plus complète, sous la signature de Luis Sanz Burata, avec les titres et sous-titres suivants : **Grande campagne des vocations à Londres.** — *Comme naguère à Manchester et Glasgow, cette fois l'Exposition des vocations a eu lieu à l'Olympia de Londres. — Dix mille personnes assistèrent à l'ordination de trente prêtres à l'Olympia.*

Que s'est-il donc passé ? L'exposition a duré huit jours pleins, du 4 au 12 juillet. Les demandes d'entrée en religion ont atteint en une semaine le chiffre de 372. Mais certains calculs optimistes estiment à 941 le nombre des vocations provoquées par l'Exposition ! L'Olympia, centre de compétitions sportives, n'avait jamais abrité pareil spectacle religieux. Disons tout de suite que la proportion des prêtres et religieux par rapport au nombre des fidèles est fort honorable en Angleterre et au Pays de Galles. l'Ecosse figure toujours à part. La plus récente statistique donne 2.878.400 catholiques, en augmentation de 40.700 sur 1952 (dont 11.360 conversions), avec 4.412 prêtres séculiers et 2.225 réguliers.

On compte 2.895 églises paroissiales et 918 non-paroissiales. Mais les espérances d'expansion catholique sont telles qu'on peut dire que « les ouvriers manquent pour la moisson ». Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'en aperçoit. Il y avait eu déjà des expositions de vocations à Blackburn, Manchester et Glasgow ; mais cette fois on les a groupées avec le concours des six diocèses de la province de Westminster.

L'Exposition comprenait 166 stands, dont 159 étaient fournis par les Congrégations religieuses (54 masculines et 105 féminines). Dans chaque stand, des religieux ou des moines, des religieuses ou moniales, en costume, présentaient les fruits de leur activité. La seule vue de ces stands donnait une idée de la variété prodigieuse des formes de la charité apostolique, au sein de l'Eglise. Tout avait été disposé pour frapper les regards, quoique sans emphase ni exagération. Il n'était question que des faits réels.

Voici par exemple le stand des missions de l'Arctique. On y voit comment Mgr Clabaut explique le baptême opéré par lui-même, en 1917, du premier Esquimau, après que les Esquimaux eurent assassiné les deux premiers missionnaires arrivés chez eux. Aujourd'hui il existe une mission florissante au pôle magnétique. La barbe de l'évêque a gelé plusieurs fois, en ces régions du blizzard glacé !

Le stand des religieuses de l'Assomption attirait aussi l'attention. Elles visitent les familles ouvrières. Dans le stand, on voyait deux berceaux dans lesquels dormaient paisiblement deux bébés noirs. La mère des bébés est à l'hôpital, le père à l'usine et les religieuses gardent les bébés jumeaux : un garçon et une fillette.

Au stand des bénédictins, on admirait des spécimens du travail manuel, par exemple la culture de vers à soie de l'abbaye de Krinknash. Ailleurs, une franciscaine indienne présentait des vues de son travail parmi les lépreux ; les Pères Blancs, des tableaux du Sahara. D'autres stands évoquaient les persécutions actuelles en Chine.

— « Vous avez ici, semblaient dire les exposants, l'image de la vie la plus haute que vous puissiez vivre sur la terre, soit que vous entriez au couvent, soit que vous partiez en mission, soit que vous receviez le soin d'une paroisse. »

Une telle exposition avait demandé une préparation soignée et minutieuse. On avait mobilisé pour la prière les fidèles des paroisses. On avait lu, le 14 juin, du haut de la chaire une lettre pastorale du cardinal Griffin et de ses suffragants. L'oraison *pro propaganda fide* avait été prescrite à toutes les messes comme *oraison pro re gravi.* On avait

organisé des trains spéciaux d'enfants pour la visite de l'Exposition. La devise « Seigneur, je viens a votre suite ! » avait été affichée partout.

Parmi les visiteurs, il n'y eut pas seulement des catholiques, mais de nombreux membres du clergé anglican, et deux évêques méthodistes. Il défilait une moyenne de 19.000 personnes par jour. Mais la clôture battit tous les records. Entre 14 et 16 heures, les entrées furent de 50 personnes à la minute. Dans les heures qui suivirent ce chiffre monta encore. La visite se prolonga jusqu'à 10 heures du soir et se termina par un Salut du Saint-Sacrement, donné par le cardinal Griffin. On a estimé à 40.000 le nombre des visites pour ce seul jour du 12 juillet.

Le spectacle le plus impressionnant fut celui de l'ordination de trente missionnaires de Saint-Joseph de Mill-Hill, en présence de 10.000 fidèles. Jamais l'on n'avait eu en Angleterre une aussi grandiose cérémonie, qui rappelait celle du Congrès de Barcelone, en 1952. Un très grand nombre d'assistants n'avaient jamais vu d'ordination. Les cérémonies étaient expliquées par haut-parleur. La plupart des spectateurs sortirent de là bouleversés. La grande prostration, les litanies des saints, les onctions, le baiser de l'évêque aux nouveaux prêtres, tout contribuait à soulever l'émotion générale.

Le Saint-Père ne pouvait être absent d'un tel ensemble liturgique et para-liturgique. Une belle lettre de lui fut lue à l'Exposition.

Le cardinal Griffin exposa, dans son discours d'ouverture, les progrès du catholicisme en Angleterre, au cours du siècle écoulé :

— « En cent ans, dit-il, la population catholique a triplé. Il y avait 800 prêtres contre 7.000 aujourd'hui. On comptait 70 maisons de religieux, il y en a 1600. Le nombre des églises a passé de 600 à 8.000. »

En présence d'un triomphe aussi net de la publicité catholique, la grande presse, même la presse anglicane ou neutre, n'a publié que des commentaires respectueux et élogieux. Newman avait dit du renouveau catholique, après l'abrogation des lois anticatholique : « C'est un second printemps ». On doit ajouter les manifestations grandioses de cette Exposition aux grandes journées du Congrès eucharistique de 1908 et à celles du centenaire de la hiérarchie catholique, il y a trois ans.

II

La revue *Science et Avenir* de septembre 1953 contient, parmi d'autres articles intéressants, une étude de Jacques Leclère intitulé : **La France saura-t-elle extraire son Avenir industriel ?** En sous-titre : *Du fabuleux inventaire dressé chaque jour pour elle par les prospecteurs du Sahara.* Déjà M. Louis Castex a traité le même sujet avec un enthousiasme contagieux, dans *La Revue des deux mondes*, des 15 juillet et 1er août. C'est donc, si l'on peut dire, un sujet *brûlant*. Le Sahara n'est-il pas le pays du soleil ?

Lord Salisbury aurait dit, il y a 50 ans :

— « Les arpents de sable du Sahara sont tout juste bons à aiguiser les ergots du coq gaulois. »

Ce verdict méprisant est à ranger auprès des « arpents de neige » de Voltaire, parlant du Canada ! Jacques Leclère écrit en sens opposé :

— « Les « arpents de sable » qui nous échurent lors d'un partage « équitable » de l'Afrique, à une époque aux souvenirs d'amertume, pèsent maintenant beaucoup plus lourd dans la balance d'un monde futur, en proie à une crise énergétique, que les riches territoires agricoles qui furent, par exemple, le lot des Anglais. »

Et il ajoute :

— « Nous sommes à l'aube de la création d'une nouvelle puissance économique : le Sahara naît comme naquirent le Canada, l'Afrique du sud, l'Australie. »

Il aurait pu ajouter : la Sibérie. Le Sahara est en passe de devenir pour nous ce que la Sibérie est devenue, à une date toute récente, pour la Russie soviétique. Le Transsaharien sera le pendant du Transsibérien. Jusque-là, un mot, un seul, mais décisif s'opposait à sa construction, prévue sur le papier depuis 1860 : *non-rentable*. Mais les prospecteurs du Sahara sont en train de détruire la légende de la non-rentabilité. Sur les bureaux des ministères parisiens s'entassent les rapports des missions de recherches. Sur la carte s'inscrivent les implantations de nouvelles mines aux tonnages gigantesques : nappes de pétrole ou de gaz. On forme les plans de barrages qui pourraient retenir les énormes crues d'orage qui emplissent en vain les fleuves du désert et transformer, dans un proche avenir, la plus aride contrée du globe en eldorado agricole, aussi fertile que la vallée du Nil. Un illustre professeur français disait en 1932 :

— « Les ressources minérales connues ou prévisibles du Sahara sont nulles. »

Aujourd'hui, chaque prospecteur — et ils sont légion — déclare :

— « Je n'ai pas encore parcouru le Sahara pendant 8 jours, sans dresser chaque jour un nouvel inventaire de ses ressources : *Elles sont incalculables.* »

Le revirement ne peut pas être plus sensationnel. A 500 km au sud de Colomb-Béchar, centre actuel des recherches, c'est une navette incessante de géologues, d'experts miniers, de géomètres et de spécialistes du pétrole. Rien que depuis 1952, 25 permis de recherches s'étendant sur 538.000 km² — la superficie de la France — ont été accordés. Les plus puissantes compagnies pétrolifères de France sont en ardente compétition sur les lieux. Or, cette superficie n'est que le tiers de la totalité exploitable au Sahara. Pour obtenir un permis, chaque société doit investir au moins 460 millions par permis, dans les 5 premières années, et autant dans les 5 suivantes. Chaque permis exige un apport financier de 150 millions par an. Dans les 5 années à venir, les 25 permis représenteront 11 milliards 500 millions de dépenses préliminaires. C'est qu'il faut compter environ 100.000 francs par mètre foré. Et chaque puits a une profondeur de 1500 à 2000 m. ou davantage. Il est prématuré de donner des chiffres de résultats acquis ou de prévisions certaines, mais un fait est sûr, c'est que la demande de permis continue. En dehors des 25 concédés, 7 sont à l'examen. Il est évident que les compagnies ne vont pas à l'aveuglette et que les découvertes déjà faites, mais en partie tenues secrètes, les incitent à étendre leur champ d'opération.

En dehors du pétrole, à qui va l'intérêt principal, on a découvert et on exploite le gisement houiller de Djerada, qui contient selon les estimations les plus prudentes, un milliard de tonnes de houille. Il a produit en 1930, 800 tonnes, en 1949,

400.000 tonnes, et en 1952, 500.000. Il doit arriver à 3 ou 4 millions de tonnes par an. Mais il y a aussi les gisements de Kenadza, à l'ouest de Colomb-Béchar, et plus au sud, quatre autre bassins, ceux de Sfaïa, Abadla, Ghorassa et Mézarif. Une évaluation à dessein pessimiste a fait apparaître la certitude d'une réserve dépassant 5 milliards de tonnes, soit la consommation totale de la France et de l'Union française, durant 100 ans.

Mais la présence de ce charbon valorise les mines de fer, de plomb, de cuivre, de nickel, de manganèse que l'on trouve tout autour de Colomb-Béchar. Le plomb est actuellement le métal non-ferreux dont la production est la plus importante. On compte sur 140.000 tonnes l'an prochain ; et on estime à 105.000 tonnes le zinc dont nous avons besoin annuellement en France et que, sous peu d'années le voisinage de Colomb-Béchar pourrait nous fournir : dès 1954, 85.000 tonnes.

Bref, on n'en finirait pas de dénombrer les richesses minières du Sahara. Mais la question se pose ? Qu'attend-on pour commencer ? — Réponse : on attend d'avoir créé des moyens de transport. Depuis Cecil Rhodes « coloniser c'est transporter ». Depuis les Romains, on sait que *La Route* est l'âme de l'économie politique.

On penserait tout de suite au « pont aérien ou routier », c'est-à-dire au transport par avion et camion. Mais en face de gigantesques tonnages, on est contraint de recourir au chemin de fer. Exemple : une tonne de ciment vaut 10.000 fr. à Oudjda. S'il faut la transporter par camion à Gao, sur le Niger, elle reviendra à 54.000 fr. Mais à raison de 4 fr. au km, elle ne coûterait, par chemin de fer transsaharien, que 22.000 fr. Or, il faut 15.000.000 de francs pour construire un km de voie ferrée. Donc, du terminus actuel, qui est à Abadla, au sud-ouest de Colomb-Béchar, jusqu'à Adrar (527 km), il faudrait 7 1/2 milliards. Puis, pour gagner le Niger, à 1000 km plus au sud, 15 milliards de plus. Enfin, pour deux embranchements, l'un sur Ségou et l'autre par Niamey, il faut tabler sur un total de 100 milliards. Comparons ce chiffre aux 80 milliards du canal Donzère-Mondragon, on voit qu'il n'est pas hors d'atteinte. Pour que le transsaharien soit rentable et n'aie pas seulement, comme le dit le *Larousse du XX*e *siècle*, dont la notice sur le Sahara est totalement dépassée, un intérêt stratégique, il suffira d'un trafic de 150.000 tonnes par an. Ce tonnage n'existe pas, c'est évident. Mais il peut et il doit exister un jour. Pour le moment, le prolongement de la voie ferrée jusqu'à Adrar permettrait une exploitation intensive des mines déjà découvertes et ce prolongement ne coûterait que 7 milliards 1/2. Rien n'empêche de commencer par là. Espérons que l'on entrera bientôt dans la voie des grandes réalisations. La France possède là-bas des richesses qu'elle doit savoir exploiter.

III

Que de choses on pourrait faire, sans parler de la construction du Transsaharien, avec les milliards que l'actuelle « guerre froide » nous oblige à consacrer aux armements ! Mais avons-nous le moindre espoir d'assister à un mouvement si général et si assuré vers la paix que le désarmement puisse s'opérer en grand par tout l'univers ? C'est la question que se posent régulièrement les observateurs politiques. Et ils donnent tous, hélas ! une réponse négative ! Dans *Monde-Nouveau-Paru*, n° 71, François Houtisse donne un extrait du livre qu'il vient de publier sur la question, avec ce titre : *La Coexistence pacifique*. Cet extrait est intitulé : **Cinq mois après la mort de Staline.**

« Staline est mort deux fois », constate-t-il d'abord. Il est mort, en effet, de maladie ou d'un attentat perpétré par Béria, comme le pensent quelques-uns. Il est mort une seconde fois, par le silence qui a été fait très vite autour de son nom dans les organes officiels de l'U.R.S.S.

— « Vingt-cinq ans d'adulation croissante n'auront donc été que l'histoire d'une apothéose manquée. Qui aurait pu prévoir qu'aussitôt après la mort de l'homme, on étoufferait net le demi-dieu ? »

Mais Staline est-il mort une 3e fois, c'est-à-dire par l'abandon de sa politique ? Pas du tout. Sous ce rapport, en dépit des apparences, non seulement rien n'a changé, mais — c'est la thèse de M. Houtisse — *rien ne peut changer !* Sans doute, nul ne peut prévoir l'avenir. Ce serait déjà bien beau de connaître le présent !

— « Mais il est au moins certaines éventualités qu'on peut exclure. Par exemple, on peut affirmer que le pape et la curie romaine ne se convertiront pas un beau jour au bouddhisme. De même on peut refuser de croire que les dirigeants communistes abandonneront le communisme avec ses mythes et la politique subversive qui en découle. »

Or, quels sont ces mythes ? Dans son livre, M. Houtisse en distingue deux principaux : *Le mythe de la victoire inévitable*, parce que le communisme est le produit de l'histoire, et que le « sens de l'histoire » va dans sa direction et conduit nécessairement à son triomphe. La Russie, capitale du communisme, n'a qu'à vivre, à durer, pour étendre, par le communisme, sa domination, la « domination du prolétariat », selon le langage consacré, sur l'univers entier.

Ensuite il y a *Le mythe de l'infaillibilité communiste*, fondé sur les manipulations de l'histoire et de l'actualité, au moyen des interprétations du parti communiste.

Les successeurs de Staline sont prisonniers de ces mythes. Ils ne peuvent changer. Ils sont butés dans leur conviction. Au surplus, ils ne peuvent reculer, même s'ils le veulent, sans se voir emportés comme fétus de paille par la colère publique, chez eux et dans les pays satellites.

Regardons les choses avec des yeux réalistes. La situation actuelle est anormale et inadmissible. L'Occident ne peut accepter comme définitive la présence de l'armée russe au cœur de l'Europe, et imposant la volonté russe par la terreur et le silence. Il ne peut accepter de la Russie soviétique ce qu'il aurait refusé à la Russie panslaviste des Tsars. Il ne peut davantage admettre que la Russie entretienne, dans les pays voisins, des partis communistes, devenus étrangers à leurs propres pays et ne travaillant plus que pour la Russie !

Que faudrait-il donc pour une véritable détente internationale ?

— « La Russie devrait... faire rentrer ses armées et sa police à l'intérieur de ses frontières, accepter des élections libres dans les pays occupés, au risque de voir se déclancher, contre ses partisans, un vaste raz-

de-marée. Elle devrait même, après avoir reculé le rideau de fer jusqu'à ses frontières, le lever peu à peu, pour rétablir les échanges normaux d'idées, d'hommes, de marchandises. Car l'inquiétude internationale demeurera tant que la Russie restera retranchée dans son mystère. »

Mais ce qui serait le plus nécessaire, pour une véritable paix universelle, ce serait que la Russie renonce à son mauvais rêve d'hégémonie mondiale, et par conséquent qu'elle détruise les liens organiques qui la relient à tous les partis communistes des Etats voisins.

Cela suppose un renversement de la stratégie russe et un abandon de son idéologie. Plus de régime totalitaire. La liberté vraie pour les citoyens russes eux-mêmes. La liberté surtout de la part des Russes pour les satellites opprimés par eux ! Mais cela est-il possible ? A longue échéance, oui, sans doute. Les Russes vont se heurter à des oppositions d'inspiration patriotique et religieuse, dans les pays qu'ils occupent. Ils n'auront jamais la paix, même au-dedans de leurs frontières. Mais il est impossible à leurs dirigeants de faire machine arrière d'un seul coup. On ne peut pas ouvrir subitement une marmite surchauffée, sans risquer une explosion. Il est indispensable de lâcher de la vapeur peu à peu, avant d'ouvrir la marmite.

La raideur de Staline a eu pour résultat le réarmement de l'Occident, la haine secrète mais impuissante des peuples opprimés. Les essais tentés par les successeurs de Staline pour desserrer l'étau ont abouti aux journées de juin en Allemagne orientale.

— « Décidément la politique de détente ne réussit guère à ce régime et les partisans de l'intransigeance au Kremlin auront de bons arguments. La révolte des ouvriers de Berlin, succédant aux émeutes tchèques, a donné au monde occidental la première démonstration visible de la façon dont les peuples asservis par Moscou apprécient leur « libération », leur effort de « construction pacifique », la « vraie démocratie ». A Berlin, comme à Pilsen, le drapeau rouge a été piétiné et la foule a crié : « Nous voulons des élections libres ! »

Et voilà pourquoi, moins que jamais les dirigeants russes ne sont disposés à abandonner leurs récentes conquêtes, même si ces conquêtes doivent être pour la Russie un carcan à traîner !

Aux avances russes, l'Occident ne peut que répondre le mot fameux : « *Commediante ! Tragediante !* » Il n'y a rien de changé au fond. De part et d'autre, il s'agit de durer. Qu'est-ce qui s'écroulera d'abord : l'amour de la liberté ou la tyrannie totalitaire ?

C'est la conclusion de M. Houtisse :

— « La sagesse consiste donc, une fois de plus, à faire confiance au temps — disons, nous, à la Providence — et le courage à durer. C'est nous-mêmes qui devons assurer notre « coexistence » et qui pouvons la faire, malgré tout, pacifique. »

Les mêmes problèmes, si redoutables, que nous venons de rappeler, ont été étudiés, dans un livre récent, par l'écrivain connu James Burnham, sous le titre *Contenir ou Libérer !* Burnham déclare que l'endiguement est fallacieux. On n'endigue pas une « religion laïque, militante et universelle, ayant sa base dans une vaste étendue habitée par 800 millions d'êtres humains, qui s'est irrévocablement assignée pour objectif la domination du monde et qui existe et agit déjà à l'intérieur de toutes les nations de la terre. »

Il faut trouver le moyen d'agir au sein même de la « base communiste ». Il faut nourrir la soif passionnée de liberté et de bien-être au-delà du rideau de fer. Un événement même peu important survenant à la base, c'est-à-dire au sein des régions communisées, peut paralyser l'action conquérante de cette religion à rebours. Il faut adopter une politique de *libération* au dedans du communisme. Les événements de Berlin-est, au 17 juin, ont été une révélation. Mais une action sociale intense, au sein des pays libres, pour battre en brèche le communisme, enlever aux prolétaires la raison essentielle de leur attachement à la Russie, l'appel constant à la liberté, l'élévation au-dessus de tous les fronts du drapeau de la liberté, à la manière dont tentèrent de le faire, il y a 160 ans, les révolutionnaires français, voilà le moyen qui, à la longue, doit provoquer le renversement de l'adversaire, de la manière la plus efficace, la moins coûteuse en ressources matérielles et en vies humaines.

Ce que M. Burnham met bien en relief, c'est le péril immense qui pèse encore sur le monde.

— « Si les communistes, écrit-il, réussissent à consolider ce qu'ils ont *déjà* conquis, leur victoire mondiale complète devient une certitude... Il ne reste qu'un temps limité pendant lequel il nous sera possible d'agir contre notre adversaire. Les Américains ne pourront pas s'accrocher longtemps à la consolation désespérée de recourir aux bombes, car il sera trop tard pour s'en servir, si l'on diffère encore *l'offensive politique.* »

On trouverait des conclusions analogues dans l'article de la même Revue, intitulé *Les « Offensives » soviétiques de rapprochement avec l'Occident de 1922 à 1953.* Cet article est signé : *Le Comité français pour l'Europe libre.* Le sens général en est que toutes les fois que la Russie fait des offensives de paix, c'est qu'elle a des crises intérieures à résoudre, durant lesquelles elle a besoin de tranquillité extérieure. Et cela, jusqu'ici, depuis 1922, lui a toujours réussi. Aussitôt la crise passée, la Russie revient à sa politique expansionniste et à sa volonté d'hégémonie. Cette volonté est le fonds même de sa diplomatie. Le maréchal Boulganine a bien dit, au 1er mai dernier :

— « Rien au monde ne saura nous empêcher de réaliser les desseins conçus par Lénine et Staline. »

C'est le cri du cœur ! *Ex abundantia cordis os loquitur.*

IV

Rien, pour le moment, ne laisse prévoir la possibilité d'une guerre atomique. Ce serait une chose si effrayante qu'il est probable que, ni d'un côté ni de l'autre, sauf le cas de maladresses folles, l'on ne voudra en prendre la responsabilité. On peut tout de même étudier ce que seraient les ravages d'une guerre atomique, en ne considérant que **les effets biologiques des radiations atomiques.** Les mots qu'on vient de lire sont le titre d'un article signé P. E. Hodgeson, dans *The Month*, de septembre [1].

[1] Je signale dans le même numéro, un ravissant article de Robert Speaight sur « *Hilaire Belloc* ». Comme nous avons déjà parlé, dans une causerie précédente, de la mort et de l'œuvre du grand écrivain catholique anglais, nous nous bornons à renvoyer à cette piquante étude.

C'est en 1896 que le physicien français Henri Becquerel découvrit la radioactivité. Cette découverte aboutit bientôt à celle du radium et aux investigations passionnées des savants autour de la radioactivité et de la structure de l'atome. Or, Becquerel avait coutume de porter dans sa poche sa propre source de radium. Il s'aperçut un jour que la section de sa peau qui se trouvait la plus proche de l'objet en question était *légèrement rougie*. Ce fut la première apparition des effets biologiques des radiations. La découverte des rayons X par Rœntgen multiplia le nombre de personnes exposées au mêmes radiations. Les médecins qui se servirent des rayons X en subirent de graves atteintes : plusieurs chercheurs moururent de cancer, et prématurément.

Durant la première guerre, on eut à peindre les indicateurs de certains instruments avec un produit radioactif, pour en rendre la lecture possible dans l'obscurité. Les ouvriers chargés de ce travail avaient coutume de lécher leurs pinceaux, sans se rendre compte qu'ils introduisaient ainsi dans leur organisme des quantités infinitésimales de radium. Quelques années plus tard, beaucoup d'entre eux furent atteints de cancer des os.

Les ouvriers qui travaillent dans les mines d'uranium respirent des poussières de corps radiants, et de gaz émanant du radium, appelé *radon*. Les mineurs de Joachimsthal, en Tchéco-Slovaquie, par exemple, sont atteints par le cancer, dans une proportion trente fois plus forte que les autres ouvriers. Il est donc bien établi que les radiations ont des effets biologiques intenses.

Mais c'est à l'occasion des explosions atomiques de Hiroshima et de Nagasaki que l'on a pu, le plus complètement, étudier ces effets. Au moment où l'utilisation de l'énergie atomique va peut-être entrer dans une période décisive, il faut connaître les dangers dont on devra se protéger contre elle.

Nos tissus sont formés de cellules, et les cellules de molécules, les molécules d'atomes. C'est la rupture des molécules, par la fission atomique, qui jette la perturbation dans les tissus. Si l'assaut des radiations est rare et discontinu, comme par exemple, l'assaut accompli par les radiations cosmiques, il ne se produit rien, parce que le corps répare lui-même ses brèches très rapidement. Une dose de radiations qui produirait des troubles graves si elle était mise en action en un temps court, est au contraire sans danger, si elle est répartie sur plusieurs années.

Les radiations atomiques sont de différentes sortes : 1° les rayons *alpha*, comportant une double charge d'hélium peuvent *ioniser* très gravement et produire de graves dommages. Mais ces rayons sont facilement arrêtés par la peau. Ils ne sont dangereux que s'ils pénètrent dans l'intérieur du corps. C'est ce qui arrivait aux ouvriers qui léchaient leurs pinceaux chargés de radium.

2° Les rayons *bêta*, qui sont des électrons rapides, peuvent pénétrer à plusieurs pouces en profondeur dans l'organisme, mais leur action de *ionisation* est légère [2].

3° Les rayons X et les rayons *gamma* ont une puissance de pénétration beaucoup plus grande encore. Ils ne sont pas chargés électriquement et ne peuvent *ioniser* directement, mais ils éjectent des électrons des atomes qu'ils touchent et ces électrons éjectés peuvent détruire les cellules à travers lesquelles ils passent.

4° On connaît encore mal le type de radiation produit par les *neutrons*, qui sont des particules non-électrisées mais qui sont émises en quantité énorme dans les explosions atomiques. Les neutrons n'ont aucun effet direct sur les tissus. Mais ils bombardent les atomes et les dissocient. Ces atomes dissociés exercent des ravages intenses dans l'organisme.

Neutrons, *rayons X* et *rayons gamma*, voilà donc les éléments dangereux. Ils traversent tout l'organisme sans grande diminution de leur énergie.

On a remarqué que les cellules en voie de multiplication par division, comme chez les enfants en pleine croissance, et surtout les enfants dans le sein de la mère, sont beaucoup plus fragiles que les cellules normales. Certaines parties du corps sont également plus sensibles que d'autres. Une dose de radiations capable de tuer, si elle est déclanchée à travers tout le corps, peut ne produire qu'une rougeur si elle n'atteint qu'un bras.

Que se produit-il au moment d'une explosion atomique ? D'abord une température de plusieurs millions de degrés, sous un petit volume. Cela provoque une *onde de choc* très puissante, capable de détruire les bâtiments sur son passage. Ensuite une émission énorme de rayons *gamma*, qui cause de graves brûlures sur ceux qu'elle touche. Enfin, les neutrons accompagnent les rayons *gamma* et contribuent à la destruction des tissus. Des produits radioactifs de fission sont, d'autre part, engendrés en grande quantité et ils se propagent immédiatement, constituant un nouvel agent de destruction.

Une grande quantité de personnes peuvent périr du premier coup, par le triple effet de l'onde de choc, des brûlures et des radiations atomiques. Mais une autre quantité importante peut périr plus tard par « maladie de radiation ». Ces derniers, croit-on, sont estimés entre 5 et 15 % des morts.

Ceux qui ont reçu une dose mortelle de radiation atomique éprouvent des nausées et des vomissements dès les premières heures. Dans les jours suivants, aucun sypmtôme particulier ne se fait voir. Mais bien des cellules ont été endommagées. Les ravages s'exercent surtout dans la moelle des os. dont la fonction est de déverser incessamment dans le sang des globules blancs chargés de la police anti-microbienne dans le corps. L'absence de globules blancs laisse le champ libre aux bactéries nuisibles. Il s'ensuit des infections, de la fièvre, des hémorrhagies, diarrhées, vomissements, inflammations de la bouche, de la gorge, une rapide diminution de poids, l'amaigrissement et la mort. Dans les cas moins graves, la maladie peut durer 3 ou 4 semaines. Mais le dénouement peut être plus rapide. On perd ses cheveux, on se sent mal à l'aise. Mais il peut arriver que les globules blancs reprennent le dessus, que le malade, s'il était très vigoureux, surmonte le mal et guérisse. Le traitement à suivre est un repos complet, des transfusions de sang, l'application de la pénicilline, contre les infections secondaires. Les malades guéris semblent plus sujets au cancer et à la cataracte oculaire, que les autres.

[2] L'*ionisation* est une dissociation de molécules. Elle exerce donc toujours des ravages dans les tissus.

Signalons seulement pour mémoire les effets thérapeutiques des radiations, dans certaines affections cancéreuses prises à temps. Les radiations peuvent aussi avoir des effets — encore mal connus — sur les *chromosomes*, c'est-à-dire sur les éléments génétiques, dans la reproduction.

Conclusion de notre auteur : il y aura de multiples et indispensables précautions à prendre dans le maniement des sources d'énergie atomique. Ces précautions seront coûteuses et minutieuses, mais tout danger peut être évité, si on les prend. Le rendement prodigieux de ces sources d'énergie en vaut la peine.

— « Les savants ont mis une force aux immenses potentialités entre les mains de l'homme. C'est notre devoir à tous de veiller à ce que cette force soit employée pour le profit de l'humanité et non pour sa destruction. »

V

Il est des sujets sur lesquels les hommes auront toujours de la peine à se mettre d'accord, même en dehors de tout préjugé et de tout parti-pris. Le caractère d'**Erasme** paraît être l'un de ces sujets. Après une infinité d'autres écrivains, Carl Burckhardt a essayé de dire ce qu'il pense de cet illustre humaniste, dans la *Revue de Paris* de septembre [3].

Nous ne le suivrons pas dans le rappel rapide de la carrière d'Erasme. *L'Ami du Clergé* a parlé à maintes reprises de ce personnage [4]. Mais je voudrais citer ici les jugements portés par l'auteur sur les principaux ouvrages d'Erasme.

L'un d'eux est l'*Enchiridion militis christiani*, publié en 1504 nouveau style. Voici comment j'appréciais ce petit livre, dans l'opuscule *La Jeunesse d'Erasme* (Liège, 1932) :

— « Il y avait certainement d'excellentes choses, dans cet écrit, l'un des plus recommandables qui nous restent d'Erasme... Par contre, l'*Enchiridion* d'Erasme était loin de faire connaître au jeune chrétien toutes les ressources que le Christ a apportées à l'homme par l'Eglise, pour la lutte contre les passions et la conquête de la perfection intérieure. Il ne parlait ni de la Sainte Messe, ni des sacrements, pas même du sacrement spécial de la vie unie à Jésus : la sainte Eucharistie. »

Puis je définissais en ces termes l'idéal d'Erasme :

— « Son idéal de vie élégante, studieuse, paisible, était l'idéal d'une aristocratie lettrée, d'une sagesse philosophique, teintée de christianisme, ce n'était pas l'idéal d'un prêtre de Jésus-Christ... »

Voyons maintenant quelle impression M. Burckhardt a retirée de la lecture du même livre.

— « Un *libéral* des premières années du XX[e] siècle, écrit-il, n'aurait pas renié ce traité de morale sociale. La vie chrétienne y est représentée sur le ton didactique ; le sens social de la responsabilité exposé doctement ; la perfection morale conçue comme pure courtoisie envers le prochain. *C'est un mélange de stoïcisme, de sagesse à la Marc-Aurèle et d'esprit « éclairé »* [5]... Ignace de Loyola, excédé par l'*Enchiridion* d'Erasme, le rejettera d'un geste impatient, en déclarant que de pareilles lectures ne font qu'affadir le christianisme. »

Dans l'opuscule intitulé *Erasme contre la Chrétienté*, j'ai analysé les deux livres principaux d'Erasme, ou du moins les plus connus, les plus influents : *L'Eloge de la Folie* et les *Colloquia*.

Du premier de ces deux livres, notre auteur dit :

— « Erasme faillit être lapidé à cause de cette satire, mais, pour la première fois, il réussit à mettre de son côté toute la jeunesse de l'époque. Ce fut le moment de sa plus grande influence sur ses contemporains... »

Mais il donne ensuite son propre sentiment dans le passage suivant :

— « Rien n'est comparable à cette œuvre en effet, si ce n'est les *Colloquia* qu'Erasme réunit pour le jeune fils du maître imprimeur Frobenius, son ami bâlois. Et encore ces petits modèles de dialogue latin sont à la fois bien académiques et dépourvus de vrai style. La veine comique de l'*Eloge* y semble tarie. *Ce qui frappe surtout ici, c'est un trait qui caractérise certain type intellectuel : l'aveuglement à l'égard des forces que l'on invoque, des puissances protectrices dont on se raille...* On songe à Térence, mais aussi à Lucien, car le sourire qui accompagne ces évocations est toujours ironique. »

Et pour mieux faire comprendre sa pensée, M. Burckhardt essaie de condenser la pensée d'Erasme en une page typique de ses *Colloquia :*

— « Le trait dominant du caractère d'Erasme, dit-il, est accusé dans le dialogue *Epicureus*, entre Hedonius et Sgudaeus. On y lit *que le chrétien menant une vie dévote est le plus grand des épicuriens, que le Christ est venu pour nous libérer du supplice de Tantale, qu'il est le véritable Epicure*. Cette morale, mélange de christianisme et d'épicurisme, est un art de vivre, ou mieux, un renforcement de la sécurité bourgeoise. »

Si nous citons ici les appréciations de M. Burckhardt, ce n'est pas que nous entendions approuver tous ses jugements. Il nous suffit de relever l'appréciation que l'étude d'Erasme provoque chez un lecteur humaniste, mais non théologien. Pour lui, Erasme est aussi peu chrétien que possible, parce qu'il est nettement anti-mystique et anti-ascétique. Voici comment notre auteur juge le *De libero arbitrio Diatribe*, écrit en 1524 par Erasme contre Luther. Nous allons encore souligner les phrases les plus fortes, sans les prendre entièrement à notre compte :

— « Comme il ne saurait s'appuyer sur une argumentation purement logique, et comme il lui faut invoquer l'autorité des Evangiles, Erasme a bien du mal à esquiver les textes de saint Paul. Une fois de plus, il se détourne des questions décisives et du problème purement religieux, préférant s'en tenir au seul critère moral. *Une fois de plus, c'est d'une marche précautionneuse mais sûre qu'il s'en va miner le christianisme et ses assises dogmatiques.* Sur la Providence, la Toute-Puissance divine, la Promesse du salut, il se borne à des considérations platement rationnelles. Par la critique des textes, il tend à prouver que la divinité du Christ n'est attestée nulle part dans l'Ecriture et que le nom même du Saint-Esprit en est absent. Il nie la

[3] Ayant moi-même encouru le blâme catégorique du dictionnaire *Catholicisme*, en raison du titre donné par mon éditeur belge, à un opuscule publié à Liège en 1933 : *Erasme contre la Chrétienté*, je me suis penché avec curiosité sur l'article de M. Burckhardt. Il me semble que son sentiment est à peu près le mien. Il ne dit pas en propres termes : Erasme *contre* la Chrétienté, mais il laisse entendre exactement la même chose.

[4] Voir notamment *Ami*, 1937, p. 722-734, avec une abondante bibliographie.

[5] C'est moi qui souligne ici comme plus loin. — Par le mot « libéral », l'auteur entend sûrement un *moderniste*.

rinité. Mélanchton le rendra responsable des contro-rses qui s'élevèrent au sujet de la Sainte Cène... »

Bref, M. Burckhardt ne serait pas très loin d'ap-laudir aux paroles de Luther, quand il disait :

— « Erasme est un ennemi de toute religion, un dversaire acharné du Christ, une réplique parfaite 'Epicure et de Lucien. »

Pourtant, l'auteur estime que « la colère... a fait erdre (à Luther) le sens de la mesure. » C'est, du este, l'habitude de Luther qui n'a pas volé son urnom de *Doctor hyperbolicus*. A l'actif d'Erasme, l faut tenir compte de l'incertitude des positions logmatiques, sur plus d'un point, avant les défini-ions du Concile de Trente. Il faut surtout se rap-peler certaines affirmations catégoriques du grand humaniste. Ces affirmations, M. Burckhardt ne les a pas cachées. Voici les principales :

— « En 1522, déjà il (Erasme) disait : « Ni la mort, ni la vie ne me feront jamais quitter la communauté de l'Eglise catholique. » Et, en 1526, dans *Hyper-aspistes* : « Je ne me suis jamais séparé de l'Eglise catholique. Je sais bien que, dans cette Eglise, que vous appelez papiste, nombreux sont ceux qui me dé-plaisent, mais j'en vois tout autant dans la vôtre. On supporte plus aisément les maux que l'on connaît. Aussi supporterai-je cette Eglise, jusqu'à ce que j'en trouve une meilleure, et de son côté, elle est bien obligée de me supporter, jusqu'à ce que je me sois amendé. *Qui poursuit sa course à égale distance de deux écueils, a toute chance de ne pas faire une trop mauvaise tra-versée.* »

Il est clair que cette dernière observation d'Eras-me ne témoigne pas d'une affection sans réserve pour l'Eglise catholique. Il cherche une impossible *via media*. On comprend qu'il ait été si vivement discuté de part et d'autre. Il y a sûrement chez lui une part, une bonne part peut-être, de pélagia-nisme et de rationalisme. Dans l'article qui lui est consacré par Franco Bolgiani, de Turin, dans l'*En-ciclopedia cattolica*, on rappelle les condamnations qui l'ont frappé :

— « Les champions de la Contre-Réforme le jugèrent très sévèrement. En 1557, l'Inquisition condamna au feu ses œuvres, et en 1559, puis en 1590, Paul IV et Sixte V en prohibèrent, purement et simplement, la lecture. La renommée d'Erasme, qui ne s'était jamais éteinte entièrement, retrouva de la verdeur dans l'Illu-minisme (XVIIIe s.) et dans le premier romantisme. Alors, même dans le camp catholique, les jugements sur son compte s'adoucirent et, entre autres, Tira-boschi [6] en revendiqua avec quelques réserves toutefois, la substantielle orthodoxie. »

On peut dire de lui ce qu'on a dit de certains Pères anciens : *Securius loquebatur* : il parlait plus librement avant les définitions de l'Eglise. Erasme fut orthodoxe d'intention, et c'est beaucoup. En le comparant à « certains Pères de l'Eglise », je suis bien loin de penser que l'on puisse et que l'on ose jamais le ranger parmi eux.

VI

Dans la causerie du mois de mai dernier, j'ai emprunté à la revue *Grands Lacs*, un article d'his-toire naturelle sur les termites. Cette fois je vou-drais résumer, d'après *Grands Lacs* de septembre, une brève étude sur **le scorpion** (non-signée).

L'auteur de l'article nous parle de ce qu'il a vu, de ce qu'il voit, à Ouargla. Capitale du territoire des oasis dans le Sahara algérien, Ouargla est une ville située dans une oasis et qui peut compter de 3 à 4.000 habitants, tandis que le territoire entier en compte environ 15.000.

Il y a, paraît-il, au Sahara, deux sortes de scor-pions, comme il y a, chez La Fontaine, deux sortes de rats : le scorpion de la ville et le scorpion des champs ou plutôt des palmeraies.

Le premier est fort, d'une belle grosseur, d'une couleur jaune mat. Il peut atteindre 15 cm de long. Le second est petit, maigre, presque transparent et ne dépasse guère 5 cm. Mais c'est lui qui est le plus agressif et le plus venimeux. Chez les uns comme chez les autres, il y a des individus plus dangereux que leurs congénères, ce sont ceux dont les deux ou trois derniers anneaux de la queue sont noirs. « Ces queues noires distillent la mort ».

Le scorpion de la ville loge dans les trous de mur. C'est pourquoi, si on loue un logement à Ouargla, il faut exiger du propriétaire un complet et solide replâtrage de toute la maison.

Rien de plus facile que de faire une prompte et abondante cueillette de scorpions des champs dans une palmeraie. Le missionnaire nous conduit dans celle de la mission et écrit :

— « Entrez bravement dans les rigoles larges d'un demi-mètre et profondes d'autant. L'eau d'arrosage, quand elle nous arrive à notre jour de distribution, monte de 25 centimètres dans ces rigoles. Tout en avançant lentement, regardez à 10 centimètres environ au-dessus de ce niveau. Il sera facile d'apercevoir de petits trous. C'est là qu'est le scorpion. Gardez-vous d'y introduire le doigt. Prenez votre binette de bota-niste et, pelletée par pelletée, dégagez adroitement le conduit qui descend en pente douce jusqu'au niveau de l'eau d'arrosage, dont il s'éloigne d'un centimètre. Attention ! Voici l'ennemi bien au frais au fond de son trou. Vos pinces ? Cueillez-le prestement et délicate-ment, et surtout ne le lâchez plus... Là, mettez-le en boîte et fermez bien. Et d'un ! Vous n'aurez pas à marcher longtemps, pour en avoir une douzaine. »

Il y a donc une véritable abondance de scorpions dans les palmeraies, mais ils sont faciles à repérer et donc soit à éviter, soit à détruire. Si l'on en croit les indigènes, les scorpions vivraient en man-geant de la terre. Pour les naturalistes, le scorpion est très carnassier : il mange des lézards, des mouches, des coléoptères, et même les scorpions se mangent entre eux. Le scorpion de ville est très friand du scorpion des champs. Les mères mêmes avalent parfois leurs petits, quand elles les voient en bon état et assez grands. Si l'on enferme dix scorpions dans une boîte, une heure après, il n'y en a plus que huit, et quelques débris de pattes des deux disparus.

La piqûre du scorpion d'Ouargla est mortelle pour les indigènes. Elle est beaucoup moins dange-reuse pour les Européens.

— « Notre sang est plus résistant que ce pauvre sang indigène, anémié, noirci, vicié, impaludé. »

On a tout de suite la sensation d'une forte pi-qûre, mais l'endroit piqué n'est pas visible et il n'enfle pas. Les enfants piqués qu'on apporte au dispensaire de la mission ne savent pas dire le

[6] Illustre critique et historien italien, ex-jésuite, né à Bergame en 1731 et mort à Modène, en 1794, auteur d'une célèbre *Histoire de la Littérature italienne*.

point précis où ils ont été « mordus ». Il y a donc comme un fort coup d'aiguille, après lequel le blessé éprouve une douleur intense qui rayonne, grandit et monte, suit les veines et tend vers le cœur.

— « En règle générale, si le piqué succombe, la mort a lieu dans les vingt-quatre heures, et souvent avant la douzième heure. Il y a d'abord agitation, puis vomissements, diarrhée fétide, surtout chez les enfants, souvent très forts accès de fièvre, puis refroidissement progressif, coma et enfin la mort. »

Le scorpion n'attaque à peu près jamais. Il ne pique que pour se défendre. Mais comme il est très indiscret et qu'il peut se glisser sous les couvertures, pour y jouir de la chaleur, pendant que l'on dort, il est rare qu'en remuant on ne lui donne pas l'impression d'être attaqué, ce qui provoque la piqûre. Pourtant, il est probable que, contre les petits animaux dont il fait sa nourriture, le scorpion prend l'offensive. Lorsqu'il part en chasse, le soir, on le voit toujours la queue relevée en avant, le dard placé au-dessus de la tête, en forme de casque de dragon, tout prêt à lancer son venin.

Notons d'autre part que le scorpion dort le jour et se promène la nuit. C'est donc la nuit surtout qu'il pique. Et c'est aussi, en plein été, pendant la période des fortes chaleurs, par les temps orageux et lourds, que le scorpion pique avec le plus de rage et décharge tout son venin. Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, il est rare que les Pères ne soient pas dérangés dans leur sommeil. A tout instant on frappe à leur porte : « Père, père, viens vite ! Il y a un tel qui a été « mordu » chez nous ! »

Les missionnaires dorment rarement, alors, plus d'une nuit sur deux.

La plupart du temps, le missionnaire rencontre chez le piqué, un « charmeur de scorpions », un noir, en général, qui procède à des incantations. On prie le Père d'attendre un instant avant qu'il ait fini. Il sifflote doucement, puis plus fort, et trace d'un geste mystérieux des limites au mal. Il recherche le scorpion et le tue, car, dit-il, une fois la bête morte, son venin a moins de puissance ! En dernier lieu, le charmeur fait avaler au patient une potion où il entre un oignon amer du Sahara, qui détraque l'estomac pour quatre jours au moins, et il frotte l'endroit piqué avec une corne de gazelle trempée dans du lait.

Le missionnaire, lui, agit de façon toute différente. Il donne quelques coups de bistouri sur la piqûre et prie le « charmeur » de sucer la plaie. Comme il vient justement de toucher ses honoraires, il s'y prête volontiers. Il suce, il crache, il resuce et recrache, jusqu'à ce que le missionnaire ait fait une forte ligature, au-dessus de l'endroit piqué. Quand la piqûre a eu lieu au côté, ou à la poitrine, ou au dos, comme il est impossible de ligaturer, on fait des ventouses scarifiées. On se contentait naguère de verser ensuite, dans les plaies, de l'ammoniaque ou du permanganate. Cela ne suffisait pas toujours.

— « Je me rappellerai toujours, écrit notre missionnaire, un beau jeune homme de 17 ans, plein d'entrain et de vie la veille, et qui mourut dans nos bras six heures après avoir été piqué ! »

Mais comme il se produisait, avant la mort, un refroidissement, les Pères eurent un jour l'idée de combattre ce symptôme par une piqûre de caféine. Depuis ce temps-là, tous ceux qui ont pu être traités dans les premières heures qui suivaient la piqûre de la bête furent sauvés.

Pour finir, disons que les indigènes *mangent le scorpion !* Un jour, un professeur d'Université avait demandé à la mission, pour des expériences, des queues de scorpion. Le missionnaire fit venir un charmeur de profession et lui dit : Attrape-moi 200 scorpions ; je veux faire sécher les queues et les envoyer en France. Le lendemain, les bêtes étaient là. Les queues furent coupées et disposées sur un buvard pour les faire sécher à l'ombre. Le Père se préparait à jeter le reste aux poules, qui en sont très friandes.

— « Ah ! çà non ! marabout, s'écria le charmeur, donne-moi tout çà, c'est si bon la soupe au scorpion ! — Pour le coup ! — Même cru, le scorpion est bon, à plus forte raison, bouilli ou rôti. — Tu en as mangé souvent ? — On m'a forcé à en manger alors que j'étais tout petit, dans mon pays, c'est pour cela que leur piqûre ne fait rien sur moi. — Ah ! Et à quelle sauce, en ton Soudan, fait-on cuire ces bêtes-là ? — Tantôt avec des herbes spéciales, tantôt avec rien. De toutes façons, je les aime bien maintenant... »

Et en disant ces mots le charmeur promit de revenir le lendemain. Il revint en effet, et se dirigeant tout droit sur les scorpions séchés, il commença à les croquer :

« Ah ! marabout, disait-il, sec comme ça, c'est presque rôti !... »

De gustibus non disputandum !

VII

Ne quittons pas ce numéro de *Grands Lacs* sans faire visite, avec le P. André Rommelaere, des Pères blancs, au Grand Séminaire de Baudouinville, au Congo belge.

Nous voici par la pensée, au centre de l'Afrique, sur la rive ouest, c'est-à-dire belge, du lac Tanganyika. Du petit port de Moba, on monte sur un haut-plateau très vaste, et brusquement, au dernier tournant, on aperçoit un vaste bâtiment, que domine une tour trapue et qui se détache sur le fond des vertes montagnes du Marungu : c'est le Grand Séminaire de Baudouinville. Il est tout en pierres de taille. La façade est ravissante, avec ses pierres de quartz blanc-rougeâtre, alternant avec des pierres noires. La surface bâtie atteint 20.000 m². Tout cet ensemble a été élevé par la charité belge et luxembourgeoise. La construction commença dès 1927. Il y avait d'abord quatre ailes en quadrilatère, autour d'une cour intérieure. Au centre de la cour, trône la Vierge, Reine du Clergé. Comme en beaucoup de nos séminaires, un cloître aux grandes arcades fournit aux élèves un promenoir agréable et monastique. Il y avait, jusqu'à 1946, des chambres particulières pour loger les professeurs et soixante séminaristes. Grâce à Dieu, les locaux sont devenus insuffisants. De 1946 à 1952, on a construit de part et d'autre, deux ailes nouvelles, celle de gauche contenant la cuisine, la buanderie, la lingerie, les magasins, la menuiserie et la ferme, celle de droite abritant un musée, des bibliothèques, une salle de jeu, un dortoir divisé en une trentaine de chambrettes. On a pu aménager d'autre part une cinquantaine de chambres nouvelles, au-dessus des

chambres anciennes. Ajoutons qu'un groupe électrogène au mazout a été créé, depuis 1951, pour fournir l'éclairage à tout l'édifice. Ce même groupe actionne un moulin à blé, une pompe électrique. Il existe un réservoir de 30 m³ procurant l'eau d'usage courant et permettant à 24 appareils à douche de fonctionner régulièrement.

Tout a donc été modernisé, organisé, dans ce séminaire lointain, selon les principes les plus pratiques.

Après la cage, il faut voir les oiseaux. Il se trouve là en ce moment, près de 100 séminaristes disait l'auteur de l'article, il y a trois mois. Mais, en octobre, ajoutait-il — c'est-à-dire maintenant — ils seraient 120. Ce Séminaire est donc le plus peuplé des 45 séminaires d'Afrique. Pour comprendre le fait, il faut se rappeler que l'on a là un Séminaire régional, auquel huit Vicariats apostoliques de l'Est du Congo envoient leurs séminaristes : ceux d'Elisabethville, Kasenga, Baudouinville, Kongolo, Costermanville, Stanleyville, Béni et Lac-Albert.

L'augmentation du nombre des élèves s'est produite d'une manière presque foudroyante : en 1948, 2 élèves seulement ; en 1949, 48 ; en 1950, 61 , en 1951, 70 ; en 1952, 102 ; en 1953, 120 ! Combien de séminaires de chez nous envieraient une telle progression ! A vrai dire, pour 8 Vicariats, cela ne représente que 15 séminaristes par diocèse et ils sont répartis non pas, comme chez nous, sur 5 ou 6 ans, mais sur 9, c'est-à-dire : trois ans de philosophie, un an de probation ou de stage dans une station missionnaire, et cinq ans de théologie.

Ici, nous avons une observation de la plus haute importance à faire. Ce qui distingue la formation donnée par l'Eglise à ses prêtres de la formation distribuée par l'Etat à ses instituteurs, c'est la profondeur. L'Eglise latine a toujours été très ambitieuse pour ses prêtres. Elle a voulu pour eux une culture philosophique et théologique élevée très au-dessus du niveau du commun des fidèles. Or, pour des étudiants noirs, on a estimé qu'il ne fallait rien rabattre de ces exigences et de ces ambitions, mais qu'il fallait prolonger les études, pour que les prêtres noirs aient une connaissance aussi étendue et aussi approfondie des sciences ecclésiastiques que celle des prêtres d'Europe. Récemment, un professeur protestant de Londres, M. Oliver, a constaté le fait en termes très nets et très sincères :

— « Les missionnaires catholiques, dit-il, contrairement aux protestants, ont résolument refusé d'abaisser leur standard de vie intellectuelle et religieuse pour le clergé africain. Comme l'Européen, l'Africain doit pratiquer le célibat et recevoir une formation aussi complète que celle des Séminaires d'Europe. On comprend que, tout au long des quelque 18 années d'études qui leur sont imposées, un très grand nombre de candidats reste en chemin. Cela explique la lenteur de la progression numérique des prêtres africains. »

Ce texte est très intéressant. Il rend hommage à l'esprit qui règne au sein de l'Eglise catholique. Elle recherche la *qualité* chez ses ministres, avant la quantité. Elle sait pourtant toute l'énorme difficulté de l'œuvre. Dans tous les pays de mission, cette difficulté est sensiblement la même. Voici, par exemple, un témoignage émanant d'un éducateur missionnaire de Madagascar :

— « Pendant plus de vingt ans, je me suis occupé du petit séminaire du Vicariat et de notre noviciat... et j'ai eu tout le loisir d'expérimenter combien la formation de la jeunesse cléricale ou religieuse est œuvre difficile. C'est le cas de dire : beaucoup d'appelés, peu d'élus, ou plutôt : beaucoup d'essais, peu de réussites. Il faut cependant reconnaître que toutes les non-réussites ne sont pas des échecs, car bon nombre de ces enfants qui nous quittent, rendent de bons services à l'Eglise plus tard, comme catéchistes, instituteurs, ou comme simples chrétiens dévoués. Néanmoins, le recrutement est difficile, très difficile ; nos populations sont si jeunes dans la Foi, si jeunes même dans la vie humaine un peu formée » [7].

Pour en revenir à Baudouinville, nous dirons que les séminaristes ont 26 heures de classe par semaine, qu'ils ont plus de peine que nos élèves à s'assimiler le programme très étendu et très complet qui leur est imposé, mais que, par des efforts soutenus et méritoires, ils y arrivent. Tous les cours sont faits, en latin et en français ; mais il y a aussi un cours de néerlandais, seconde langue officielle au Congo belge.

Le travail intellectuel est naturellement subordonné à une formation morale intense :

— « Par des efforts constants, fécondés par la grâce et guidés par les Pères directeurs, les défauts sont patiemment corrigés, les âmes sont forgées aux vertus sacerdotales. Une vie de travail et de prière, scandée par les nombreux exercices spirituels, par des récollections et des retraites, constitue l'atmosphère favorable : dans l'obscurité de cette vie cachée mûrissent lentement les fruits. »

Concluons par cette citation remarquable :

— « Les Grands Séminaires, comme l'écrivait récemment l'un d'entre eux, sont vraiment le cœur de l'Afrique ardente. Tous sont animés de cette ardeur, faite de confiance dans l'avenir spirituel du Congo et de l'impatience de pouvoir collaborer au relèvement spirituel de leurs frères de race. Conscients des difficultés et de l'énormité de la tâche qui les attend, ils ont confiance dans les ressources des peuples africains et surtout dans la force irrésistible du message chrétien, dont ils sont porteurs. Ils font partie d'une jeune Eglise, pareille en cela à l'Eglise des Apôtres et des Martyrs ! »

Magnifique ambition ! Magnifique idéal !

VIII

C'est encore un missionnaire que nous allons entendre, en lisant le *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris*, édité à Hong-Kong (n° de juillet-août 1953). Mgr A. Vérineux, administrateur apostolique de Hwalien, veut bien nous faire un petit cours de géographie sur **Formose**, où son vicariat se situe et occupe la plus grande partie de la côte est de l'île.

Il existe à Formose 5 divisions ecclésiastiques catholiques : l'archidiocèse de Taïpé, au nord ; les préfectures apostoliques de Taïchung, Chiayi et Kaohsiung, à l'ouest, et enfin de Hwalien, à l'est. Formose est une île qui est grande à nos yeux, puisqu'elle est quatre fois aussi étendue que la Corse, mais qui est minuscule, en face de l'Asie dont elle n'est séparée que par un détroit large de 150 km. Elle est en face de la province chinoise de Fukien et elle s'étend, à cheval sur la ligne des tropiques, du 21e au 25e degré de latitude nord.

[7] Ces lignes sont extraites d'une lettre privée reçue, tout récemment, de Bétafo, Madagascar.

L'île est très montagneuse. Une grande chaîne centrale y compte environ soixante sommets de plus de 3.000 mètres, et partage l'île en deux versants d'aspect fort différent. Du côté ouest, on descend par paliers, de terrasses en terrasses, des hauts sommets jusqu'à la mer. Et c'est de là que vient le nom chinois de Formose : *Taiwan*, qui veut dire : *baies en terrasses*.

A l'est au contraire, les pentes sont abruptes, et des falaises imposantes, des rochers à pic, hauts de 1.100 à 1.200 mètres, surplombent des profondeurs marines qui, tout près du rivage, dépassent souvent 1000 mètres. On a ainsi au-dessus de l'Océan, une muraille gigantesque.

Le sol de Formose est de formation volcanique, et il est constitué surtout par du schiste et du calcaire. Les volcans sont tous éteints depuis longtemps, mais les tremblements de terre restent fréquents. Chaque année les sismographes enregistrent plusieurs centaines de secousses plus ou moins importantes. En 1951, dans la seule sous-préfecture de Hwalien, il y eut 635 secousses ! Il y a sans doute un lien entre cette instabilité du sous-sol et la fréquence des typhons, qui, chaque année, à l'automne surtout, viennent semer la terreur sur la côte orientale de l'île.

Les cours d'eau sont courts et irréguliers, tantôt presque à sec, tantôt changés en torrents impétueux et dévastateurs. On a dû procéder à d'immenses travaux d'endiguement.

Le climat est semi-tropical, avec des hivers doux et humides et des étés longs et très chauds. Les pluies sont abondantes, la végétation extrêmement riche et sans cesse renouvelée. Ce n'est pas sans raison que ce nom de Formose a été donné à l'île. Nous appelons la Corse : l'île de Beauté. Formose veut dire : la Belle. On a dit d'elle : « Splendide et perpétuel bouquet de fleurs ». Les forêts qui couvrent les montagnes sont denses et variées. On y voit surtout des fougères arborescentes, des lianes multicolores, des rotins ou *rotangs*, sortes de palmiers, dont les tiges souples et fines servent à faire des chaises cannelées, et dont le feuillage palmé s'enchevêtre aux arbres voisins. Les forêts sont ainsi formées de millions de bambous géants, que les vents balancent et entrechoquent, comme des tuyaux d'orgue. Mais les concerts éoliens qu'ils donnent n'ont d'autres auditeurs que les singes et les serpents qui pullulent dans la forêt.

Sur les terrasses qui descendent des sommets, on trouve en premier lieu des camphriers, *laurus camphora*, aux odorantes feuilles argentées, d'où l'on extrait le *camphre*, principale richesse du pays. Chaque année, Formose exporte, sous forme d'huile et de cristaux, 3.000 tonnes de camphre, représentant 95 % de la production mondiale.

Il y a ensuite d'immenses plantations de cannes à sucre, semées partout de cocotiers et d'aréquiers (palmiers produisant du cachou et du bétel). Enfin, en arrivant dans la plaine, des rizières, « s'étageant comme un riche tapis qu'on aurait déployé sur les degrés d'une gigantesque estrade ». Dans le sud de l'île, ces rizières donnent jusqu'à trois récoltes par an. Les ananas abondent au point de fournir un important commerce de conserves pour l'exportation.

L'île est relativement très peuplée. Grande à peu près dix fois moins que la France, elle a plus de huit millions d'habitants. Et comme il n'y a q 23 % de l'île qui soient habitables, on voit que population grouille partout où elle a pu s'install L'arrivée de nombreux Chinois nationalistes a co tribué à augmenter les bouches à nourrir. Elle contribué aussi à diversifier les races. On esti à environ 300.000 les *Aborigènes*, tous sauvag refoulés dans les montagnes et divisés en 7 trib dont la plus importante est celle des Ah-mi. Il y surtout les *Formosans*, les plus nombreux, les pl industrieux, les plus riches, au nombre de 6 mi lions, venus jadis de Chine, au cours des siècle et surtout des provinces du Fukien et du Kwa tung. Ils sont très prolifiques.

Enfin, on évalue à 2 millions les *réfugiés*, ven avec Tchang-Kaï-Tchek, soit comme fonctionnair et soldats nationalistes, soit comme anti-comm nistes, fuyant une Chine devenue hostile à leu convictions ou à leurs intérêts.

Dans un tel mélange de races, on devine qu' y a une véritable cacophonie de langues et d dialectes. Les Formosans se comprennent mieu cependant que les constructeurs lointains de tour de Babel. Le japonais fut obligatoire, sous domination japonaise, et d'autre part, les Chino cultivés parlent tous le *Kuo-Yu*, une langue natio nale qu'on enseigne dans les écoles et que tout la jeunesse apprend avec une remarquable facilité

Comme moyens d'existence, on note que 54 % des Formosans s'adonnent à l'agriculture, riz, su cre, thé, bananes, ananas. Peu ou pas d'élevage La vue d'un cheval, d'une vache ou d'un âne es un événement. Mais il y a des buffles partout, e qui pataugent dans les rizières ou paissent dan les prairies. Toute habitation de paysan comport une minuscule paillote pour le buffle domestique

Comme produits minéraux on trouve à Formos de l'aluminium, du ciment, de l'or, de l'argent, d cuivre, du soufre, du tungstène, du pétrole. L houille est peu abondante et de mauvaise qualit (2 millions de tonnes). Mais la houille blanch abonde : en 1945, 320.000 kilowatts, soit 40 watt par habitant, l'un des pourcentages les plus élevé d'Extrême-Orient. Les possibilités de développement sont incalculables.

Les voies de communication sont bonnes et nombreuses : deux tronçons de chemin de fer, l'un de 500 km, l'autre de 170. Mais aussi un réseau routier très dense, bien entretenu et desservi par des autocars. Du côté est, il faut signaler une « corniche », qui sur 120 km, présente un parcours hardi, varié, avec des vues splendides, des précipices impressionnants. Enfin, la compagnie aérienne C. A. T. assure chaque jour la liaison par avion entre les principales villes.

Comme on le voit, Formose est une sorte de paradis terrestre. Quelle est la situation de ses habitants par rapport au christianisme, condition de l'entrée au paradis véritable ? C'est ce que l'on nous dira une autre fois !

IX

Les historiens de l'avenir auront bien du « linge sale » à remuer, quand ils parleront de notre temps. Quel Suétone parlera des mœurs lamentables des puissants de ce monde ? Dans *Ecrits de Paris* de juillet 1953, un général de la Luftwaffe,

ne donne pas son nom, retrace le portrait de des plus proches collaborateurs de Hitler : ring, **tel que je l'ai connu.** C'est le titre de papier.

a première impression qu'il faisait, c'était d'être pétuellement changeant. Son humeur variait se les jours, les moments, les circonstances. Il vait donc laisser de lui-même des images toutes érentes, selon l'état dans lequel on l'avait abordé rencontré.

— « Gœring est apparu à certains comme lâche, paeux et grossier ; d'autres l'ont jugé intelligent, traleur, courageux, sociable, grand seigneur, voire genomme accompli. Gœring, en effet, pouvait être tout à la fois, passant, avec une soudaineté vertigineuse déconcertante, d'un extrême à l'autre. Il était cale de recevoir quelqu'un avec une grossièreté inconable et de le mettre à la porte, puis d'acceuillir la sonne suivante avec une amabilité et une politesse uises. »

L'article cite ensuite des exemples de courage en sens inverse, de lâcheté, de la part de ring, dont l'auteur a été témoin. Il a été relaement crâne devant le tribunal de Nuremberg. grand reproche que lui ferait le général X. aur de l'article analysé, ce serait son extrême serité à l'égard de Hitler.

— « En présence de Hitler, écrit-il, Gœring était squin et plat. Sa crainte était telle qu'il acceptait de tous les ordres, quels qu'ils fussent. Aux objections lui étaient faites, dans la suite, par ses subordon, sa réponse invariable était : « Oui, mais le hrer... » Ainsi les idées les meilleures, les initiatives plus heureuses, les décisions les plus judicieuses ient-elles réduites à néant par ce mot magique de Führer », qui représentait pour lui une source inéisable de miracles. »

Gœring avait été visiblement médusé par l'ascenn rapide de Hitler, par ses succès électoraux, assurance. En sa présence, il éprouvait un mplexe d'infériorité. Dans la crainte d'être privé son titre de Maréchal de l'Air, il avait abdiqué te personnalité. Il n'avait jamais le courage de contredire, de lui faire toucher du doigt les impossibilités qui s'opposaient à ses volontés, comme ns le cas de Stalingrad. Il voulait être considéré mme « le paladin le plus fidèle du Führer » et il timait que cette fidélité lui donnait un droit de ccession envers Hitler.

C'est en raison de ces traits de son caractère ou utôt de son absence de caractère, que Gœring it être considéré à la fois comme le créateur de Luftwaffe et comme son fossoyeur. Il partage utes les responsabilités de Hitler dans la défaite l'Allemagne.

Mais quelle était la valeur de Gœring, en tant e chef ? D'après notre général, elle était méocre. Il avait été un bon aviateur : il était le rnier survivant de la fameuse escadrille Richtoffen. Il fut un parfait commandant d'escadrille, ien que peu aimé de ses camarades, en raison de vanité. Mais il ne dépassa jamais la mentalité 'un capitaine-commandant d'escadrille. Il en garda ton, le jargon, le niveau d'esprit.

— « Passer du grade de capitaine à celui de général commandant en chef d'une arme est un saut qui e lui a pas réussi. »

Des hommes tels que Bonaparte sont capables de tels bonds. Le génie devance leurs succès ; leur puissance de travail supplée à leurs lacunes ; ils devinent ce qu'ils ne savent pas. Mais Gœring n'aimait pas le travail, il se souciait peu de compléter son savoir et il n'aimait pas davantage ceux qui s'attachaient à perfectionner l'aviation. Il avait, pour se donner de l'importance, défendu énergiquement l'aviation contre l'hostilité de l'Armée de terre et de la Marine. Il fut le vrai créateur de la Luftwaffe. Mais il n'avait — nous dit-on — pas de vues d'ensemble sur le rôle réel de l'aviation, en cas de guerre. Ni pendant la paix, ni à la déclaration de guerre, il ne sut organiser le commandement au sein de l'aviation. « Au lieu de la centralisation qui s'imposait, ce fut la dispersion qui régna dans l'aviation ». Il y eut une multitude de services indépendants et répartis dans toute l'Allemagne. Seul, le Maréchal de l'Air servait de trait d'union entre le chef d'Etat-Major, le chef de l'Aviation, le chef du Personnel, le chef de l'Armement, etc...

Si Gœring avait été un surhomme, les inconvénients du système auraient été moindres. Mais il n'avait du surhomme que les apparences physiques

— « Il n'avait qu'une faible idée du commandement, aucun principe d'organisation et, pour ainsi dire, pas de connaissances techniques. »

Il disait lui-même :

— « Je suis si peu doué pour les questions techniques, que je ne sais même pas mettre en marche un poste de T.S.F. Ne me dites pas quel bouton il faut tourner, je tournerais inévitablement le mauvais ; il vaut mieux que vous mettiez vous-même l'appareil en marche. »

On croit rêver ! Mais cela était si fort qu'il ne prêtait qu'une oreille distraite aux discussions techniques sur l'aviation, faites en sa présence. « L'exposé terminé, au moment de donner son avis, il posait une question qui prouvait, à elle seule, qu'il n'avait rien compris, ou que, du moins, il avait pensé à autre chose. » D'autre part, il manquait de psychologie. Il détenait tous les pouvoirs et ne voulait pas en lâcher un seul, mais il se souciait peu d'être toujours à portée de donner ses ordres. Souvent, on ne savait où le prendre. Il allait à la chasse, séjournait des journées entières dans l'un ou l'autre de ses châteaux, interdisant de le déranger. Devant une décision urgente, une signature à obtenir, ses subordonnés devaient attendre ! Il agissait comme s'il eût été constamment en permission. Hitler finit bien par s'en apercevoir, mais il se borna à contrecarrer les demandes de l'aviation, à ne tenir aucun compte des plans proposés par Gœring. Parfois, Hitler criait contre Gœring, comme un fou, et Gœring, tout rougissant, ne savait pas placer un mot. Il ne retrouvait ensuite la parole, que pour tomber sur ses inférieurs ! Il semble que devant le surmenage de Hitler, Gœring ait espéré lui succéder promptement et qu'il ait, pour cela même, ménagé sa santé !...

Mais si Gœring avait, sur bien des choses, des idées toutes différentes de celles de Hitler, il était bien incapable de les émettre et davantage encore de les soutenir. Vers la fin, alors que la débâcle allemande était inévitable, il refusa encore de rompre ouvertement avec Hitler. A ceux qui le lui proposaient, il répondait :

— « Vous avez raison, je le sais, je le ferais si je le pouvais, mais je ne le puis ! »

Il essaya pourtant, le 25 avril 1945, de télégraphier à Hitler, pour lui demander si, contraint par les événements, il devait assumer le gouvernement de l'Allemagne encore non-occupée ! Pour toute réponse, Hitler le démit de toutes ses fonctions, le condamna même à mort, mais le grâcia le même jour, en le retenant prisonnier des S. S.

Dans sa vie privée, Gœring fut un dilettante, un fastueux « parvenu ». Il avait de nombreux châteaux, il aimait les sports, les arts, les fêtes brillantes et les applaudissements. Devenu l'un des hommes les plus riches d'Europe, il voulait paraître, il voulait éblouir. Sa résidence préférée était au château de Karinhall, maison très vaste, somptueuse, où il fallait s'orienter comme dans un musée. On y voyait des collections de tableaux et de livres d'une richesse inouïe. Il rêvait d'être un Mécène d'art et faire de son château un lieu de pèlerinage d'art pour les Allemands. Il croyait aux promesses de Hitler sur les « mille ans » du régime institué par lui. La guerre lui apparut comme un moyen de développer ses « prospections artistiques ». Il profita de toutes les circonstances pour se procurer de nouveaux tableaux pour sa collection.

Il fut d'autre part un grand chasseur, un tireur remarquable, un éleveur entendu de gros gibier. Il s'intéressait spécialement aux aurochs de la Rominter Heide et les soignait avec amour.

Enfin, le plus beau côté de Gœring était, dit l'A., son esprit de famille. Il n'admettait pas de plaisanterie sur ce sujet. Il semble avoir été animé d'un certain sentiment religieux, mais il n'avait guère le courage de ses convictions. Un jour, il se permit, au château de Karinhall, quelques critiques amères contre le christianisme. Mais sa femme, Emmy Gœring, s'écria alors :

— « Mais, Hermann, que dis-tu là ? Il est impossible d'entendre des choses pareilles ! Tu n'es pas comme cela d'habitude. Pourvu que cette guerre abominable finisse vite, sinon, vous, les hommes, deviendrez insupportables. A la maison, vous êtes tout différents de ce que vous êtes entre vous ! »

Gœring changea immédiatement de conversation.

En résumé :

— « Il créa l'aviation, mais la laissa péricliter ; il voulut la grandeur de sa patrie, mais ne fit rien pour arrêter celui qui la conduisait à sa perte. Ce bon époux, cet artiste, cet homme qui s'attendrissait à la vue des villes détruites et de leurs habitants sans abris, pouvait aussi envisager froidement l'extermination de ceux qu'il appelait les ennemis de l'intérieur : communistes, juifs francs-maçons, clergés... »

Un triste personnage !

X

La revue illustrée américaine *Life* publie dans son n° du 21 septembre 1953, une curieuse étude de paléontologie vulgarisée intitulée **Le Spectacle de la Vie.** Plus de vingt spécialistes, appartenant aux instituts universitaires ou scientifiques d'Amérique, ont fourni les documents nécessaires à cette étude. Il s'agit des débuts de la vie sur notre planète.

Rappelons que la vie a dû apparaître, dès le début de l'*Ere primaire*. Cette ère est divisée en étages divers, qui n'ont pas reçu les mêmes dénomina en Europe et en Amérique. En Europe, nous tinguons cinq périodes : le cambrien, le silu le dévonien, le carbonifère et le permien, sub sées en 17 étages. En Amérique, on distingu périodes suivantes : le cambrien, l'ordovicie silurien, le dévonien, le pennsylvanien, le per On passe ensuite dans *l'Ere secondaire*, où article de *Life* ne distingue que le trias, le ju sique et le crétacé, alors que, chez nous, ajoute le lias, entre le trias et le jurassique.

Ces différences ne sont que de peu d'importa Nous voudrions donner un rapide aperçu de ticle de *Life*, pour présenter un tableau somm des débuts de la vie sur la terre.

Si l'on admet que la terre existe depuis 3 liards d'années, il est probable qu'il se passa bord environ la moitié de ce temps sans que la existât parmi nous. Les mers, les continents éta inhabités et déserts. Ni végétaux, ni animaux d cune sorte. Comment la vie apparut-elle ? La sci n'en sait rien. Elle ne peut même pas répondr cette question : « *Qu'est-ce que la vie?* » N article admet comme indiscutable la loi de l'év tion de la vie. Il estime que cette loi ne peut he ter en rien les croyances religieuses. Et il cite l' nion célèbre de saint Augustin, à ce sujet. Les couvertes récentes sur les *chromosomes* et les gè ont jeté une vive lumière sur les lois de l'héréd On a d'autre part étudié de près les facteurs p sibles d'évolution des espèces : soit par *isoleme* soit par *adaptation*, soit par la continuelle act de la « lutte pour la vie », dont a parlé avec t de force Darwin.

Quant à l'apparition même de la vie, on se p en conjectures :

— « Il est théoriquement possible, dit notre arti qu'à une date très éloignée... certains composés or niques aient été synthétisés, au sein des océans cha par radiation solaire, par décharge électrique ou p des agents catalytiques inconnus, de manière à eng drer une molécule complexe, apparentée en sa struct aux molécules de protéine qui forment les souba ments de toute vie, et capable de se diviser en mo cules semblables à elle-même. »

Cette divisibilité aurait été le germe de la v Les molécules en question auraient pu former u cellule, ou *bactérie*. On croit que les deux ancêt de la vie sont, au point de vue végétal : les *algu* bleu-vert, et au point de vue animal, les *flagellat* qui sont mi-végétaux et mi-animaux. Ce sont là protozoaires. Avec l'un d'eux, le *Volvox*, appar la *mort*. « Les protozoaires ne meurent jamais n turellement. Ils se divisent et se subdivisent l'infini. Avec le *Volvox* le phénomène de la mo entra dans le monde, et avec la mort, l'indi dualité. »

L'ascension dans l'échelle des êtres se serait pou suivie probablement par les *éponges*, les *médus* les *polypes*, diverses sortes de vers, de mollusque etc...

Il est probable que les premiers êtres vivant n'étant formés que de cellules molles, sans coquil sans arêtes, sans support, n'ont pu laisser aucun trace de leur existence. C'est donc, de notre par une simple hypothèse que de les placer à l'origin des espèces et de les soumettre à une évolutio d'environ un *milliard d'années !* On ne dira pa

le temps manquait pour des changements lents continuels. Ce n'est qu'à partir du *cambrien*, l'on date de 500 à 425 millions d'années avant que les animaux ou les plantes, ayant acquis parties dures, ont laissé leurs traces dans les es. On dispose, à partir du cambrien, de mil- et de milliers de vestiges, empreintes ou co- ages, ou même individus solidifiés, pour dé- la faune et la flore du primaire. Dans le monde tal, *pas une plante à fleur*, uniquement des togames et des gymnospermes. Dans le monde al, aucun mammifère, aucun oiseau : presque uement des invertébrés : fusulines, grapto- polypiers, brachiopodes. Ce qui domine au rien, ce sont les *trilobites*, ancêtres des crabes es homards. La plupart des trilobites ne dé- nt pas 7 ou 8 centimètres de long. On en a vé une cependant, qui atteignait 44 centimètres. rès le cambrien, la période *ordovicienne* — se- la nomenclature américaine — dura de 425 à millions d'années avant notre temps.

vie n'existe toujours que dans les mers. Rien les continents. Le climat reste doux, il n'y a de saisons. La température est chaude et uni- e. Les terres sont peu émergées et souvent uvertes et noyées. Les trilobites persistent, mais hégémonie a passé aux *nautiloïdes* ou *nau- és*, mollusques à coquille, atteignant jusqu'à 50 de longueur.

l'ordovicien, on passe sans heurt au *silurien* à 325 millions d'années avant nous). Les tri- es déclinent, ainsi que les graptolites. Les nau- és multiplient leurs formes. Mais ce qui do- , ce sont les *scorpions de mer*, ayant une taille t de quelques centimètres jusqu'à 2 m. 70. On que les premiers vertébrés ont pris naissance des lacs et des fleuves, d'où ils ont passé les mers. Les plus anciens seraient les an- s des lamproies. Les poissons font leur entrée l'échelle de la vie.

rs la fin du silurien, des plissements se pro- nt, les montagnes apparaissent. Des bassins és se forment. Des résidus organiques marins stent et y évoluent. Des plantes marines sor- par adaptation nouvelle, les plantes terrestres a environ 330 millions d'années que la surface terres a commencé à se garnir de végétaux ver- nts. Durant le *dévonien* (325-280 millions d'an- avant nous), le visage des continents s'anime, ouvre de végétation, et non seulement de plan- le petite taille, mais aussi de véritables géants, que le *Callixylon*, au terme du dévonien, pou- s'élever à 15 ou 18 mètres. C'était l'ancêtre os conifères. Avec le manteau végétal se pré- èrent des possibilités magnifiques de développe- t animal terrestre. Les *scorpions*, les *scolopen-* , les *araignées* se multiplièrent. Des amphibies rent tantôt dans l'eau, tantôt dans l'air. Ils ent des queues de poissons, mais leurs na- res se transformaient en pattes. Toute une faune eptiles apparaît et évolue, moitié dans les maré- s, moitié dans les sables et les boues des ri- s. Il n'y a toujours pas de fleurs, pas de mam- res ni d'oiseaux. Le monde, à notre point de actuel, est enveloppé de miasmes putrides. La *ode carbonifère* est caractérisée, comme son nom ique, par des végétations énormes, périodique- t abattues et malaxées en bassin clos, ce qui aboutit à la formation de dépôts immenses de charbon, dont nous nous chauffons maintenant. Les insectes, ailés ou non, prolifèrent alors. Le *Méganeuron* est une sorte de mouche géante, qui atteint 70 centimètres d'envergure.

Mais nous voici au *permien* (230 - 205 millions d'années avant nous). La végétation est formidable. Les montagnes se multiplient, apportant de nouveaux éléments de différenciation, dans le pullulement des espèces animales et végétales. Avec le permien, se ferme l'ère *paléozoïque* — l'aube de la vie — qui a duré 300 millions d'années. Ce chiffre est tellement énorme qu'il faut un effort puissant d'imagination pour s'en faire une idée. Rappelons seulement que les supputations les plus larges ne donnent pas plus d'un million d'années à l'espèce humaine.

Le permien clôt l'ère primaire. Nous passons ensuite à l'*ère secondaire*, appelée par les paléontologistes le *mésozoïque*, c'est-à-dire l'âge de transition de l'évolution des espèces. Le *mésozoïque* va durer 130 millions d'années (trias, 205-165 millions ; jurassique, 165-135 millions avant nous). Dans le monde végétal, c'est le triomphe des conifères et des cycadées. Dans le monde animal, les reptiles se multiplient et prennent des formes extraordinaires. Les tortues ont peu changé depuis cette date. Nos modernes serpents et lézards viennent aussi de cette ère. Les trilobites et graptolites ont disparu sans retour. Les ammonites, les bélemnites, les sauriens surabondent. Le plus effrayant des monstres de ce temps est le *dinosaure*. Durant tout le jurassique et le crétacé, soit pendant 75 millions d'années, les dinosaures ont régné sur la terre. Il y en a eu de deux sortes, avec des ailes, ou sans ailes. Les uns ne furent que de paisibles et stupides herbivores, avec une cervelle d'oiseau dans un corps énorme. D'autres furent de terribles carnivores. Les *plateosaures*, végétariens, mesuraient jusqu'à 6 mètres de la tête à la queue. Le fléau du jurassique fut l'*Allosaure*, mesurant plus de 9 mètres de long et munis de dents coupantes et de griffes préhensiles. Il fut le tyran de son époque. Seul *l'archœopterix*, le premier oiseau, échappait à la terreur qu'il inspirait. Au temps des *dinosaures* — animaux à sang froid — les climats étaient tout différents de ceux d'aujourd'hui. Le figuier et l'arbre à pain croissaient dans l'Alaska et au Grœnland ! Dans les marais tièdes et fangeux, sous les arbres géants se multipliaient des monstres tels que le *brontosaure*, un lézard pesant 30 tonnes et mesurant 21 mètres de la tête au bout de la queue ! Comme les autres animaux du temps, il n'a qu'une petite tête, une petite bouche, des dents faibles, un long cou, un corps énorme. A l'extrémité de son épine dorsale, les ganglions nerveux commandant ses mouvements sont plus épais que son cerveau... Dans le même temps, le *stégosaure* pesait 10 tonnes et mesurait 6 mètres.

Durant la période crétacée (135-75 millions d'années avant nous), le climat tourna au froid. La vie en marécage diminua. Des animaux avec armure apparaissent : l'*ankylosaure*, sorte de dinosaure de taille moyenne, mais tout encastré dans une carapace épaisse. Le *triceratops*, plus grand, atteint 6 mètres de long et plus de 2 m. 50 de haut. C'est un rhinocéros, avant la lettre — pas encore un mammifère — car il porte trois cornes sur la tête.

L'apogée du règne des *dinosaures*, dont nous avons nommé les principales espèces, est marqué par le *tyrannosaurus rex*, le plus puissant des carnivores qui aient jamais terrorisé les terres. Il mesurait jusqu'à 15 mètres du nez à la queue, et sa tête s'élevait à 5 ou 6 mètres de hauteur. Sa mâchoire était effrayante : des dents de 15 centimètres, coupantes comme des sabres. Mais ce géant disparut avec les autres dinausores — on ne sait pourquoi — à la fin de l'ère secondaire.

Durant le même temps, les espèces de lézards volants peuplent les airs. Ils n'ont pas de plumes, mais des membranes comme les chauves-souris. Le *Rhamphorhinchus* ne dépasse pas la grosseur d'un corbeau, mais le *ptenarodon*, lui, un planeur magnifique, a jusqu'à 5 mètres d'envergure !

Pour des raisons inconnues, il se produisit, à la fin de l'ère secondaire, un retour presque général des reptiles à la mer. Pendant que les dinosaures disparaissaient peu à peu des terres fermes, d'autres géants étranges dominaient dans les océans : *kronosaures*, *élasmosaures*, *portheus*, *tylosaures*, *tortues* géantes. Beaucoup d'entre eux ont été rangés sous le nom de *plésiosaures*. Il y en eut qui avaient 15 mètres de longueur.

Tout cela devait cependant disparaître :

— « L'extinction des dinosaures, sur le continent, et des reptiles nageurs des mers, comme des reptiles volants des airs, à la fin de l'ère mésozoïque, est l'une des plus profondes énigmes de l'évolution. »

L'explication ordinaire est le changement des climats. La planète avait eu jusque-là un climat chaud, sans changements de saisons ou presque. Les eaux marines circulaient librement d'un pôle à l'autre. Mais vers la fin de l'ère secondaire, des chaînes de montagnes s'élevèrent, les marais séchèrent, les mers intérieures disparurent. Il y eut des hivers très durs et des étés très chauds, ce que nous appelons aujourd'hui : le climat continental. Il n'en reste pas moins que l'on s'étonne de la non-adaptation des grands sauriens à ces modifications de climat, et on se demande ce qui les empêchait de se réfugier dans les eaux équatoriales, où ils auraient pu retrouver leurs conditions anciennes de vie. D'autres savants estiment que des changements profonds survinrent dans le monde végétal, ce qui priva les grands dinosaures de leurs aliments antérieurs.

Mais il se pourrait tout simplement que les espèces finissent par s'épuiser, après un temps de prospérité. Les dinosaures ont persévéré, ils ont régné sur la terre, durant peut-être 100 millions d'années. L'humanité qui n'a pas plus d'un million d'années d'existence, est loin d'être sûre de fournir une aussi longue carrière.

Notre article se termine par une citation inattendue : le mot de saint Paul : « Dieu a choisi les faibles pour confondre les forts ! » En effet, les dinosaures durent céder leur souveraintè à des animaux plus petits, mais qui étaient doués d'une vitalité physique et psychique plus apte à répondre aux conditions nouvelles de la vie, sur la planète.

« Le mystère de cette transition mémorable ne sera sans doute jamais entièrement résolu. »

L'âge des mammifères allait commencer.

XI

Je voudrais terminer cette causerie par quelq données statistiques sur l'état numérique actuel Ordres religieux, des principaux seulement, à v dire. Ces données sont extraites de la revue *Mu catolico*, par *Ecclesia* (espagnole), dans son num du 8 août.

Les chiffres qu'on va lire sont ceux de l'an 1952 : vient en tête la Compagnie de Jésus a 30.579 membres, dans tout l'univers. Suivent : Franciscains, 25.125 ; les Salésiens de don Bos 16.430 ; les Capucins, 14.418, que l'on devrait n malement compter parmi les Franciscains, ce les ferait passer au premier rang ; les Bénédicti 11.201 ; les Dominicains, 11.000 ; les Rédemp ristes, 7.622 ; les Oblats de Marie-Immaculée, 6.0 les Lazaristes de saint Vincent de Paul, 5.550, e

D'autre part, la Congrégation de la Propagan donnait pour l'an 1950 les chiffres que voici, p les religieux missionnaires : Jésuites, 3.973 ; Pè blancs, 1.797 ; Salésiens, 1.374 ; Oblats de Ma Immaculée, 1.222 ; Pères du Saint-Esprit, 1.197

Ayant commencé cette causerie par un aperçu résultats de la Semaine des Vocations à Londr terminons-la par des vœux pour que les vocati se multiplient dans le clergé séculier et dans clergé régulier. La moisson est si vaste !

L. CRISTIANI.

* *

RECTIFICATION. — Il a été fait allusion d la *Causerie sur les Revues* du 8 octobre (p. 611) centenaire de la naissance de saint Paulin de N en regrettant l'oubli dont il aurait été l'objet. nous apprenons avec joie que le diocèse de B deaux célèbrera très prochainement le centena en question. Nous serons heureux d'associer l'A à cette célébration, en évoquant la mémoire grand saint qui naquit à Bordeaux, en 353 (d très probable).

L. C.

QUESTIONS de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Formule de la consécration

Q. — Un prêtre a donné, habituellement, au « *hic* », dans la formule de consécration du calice sens adverbial. Il y a donc eu changement substa dans les paroles consécratoires ; et un tel change rend la consécration invalide. Toutefois, si *formellem* il y avait changement substantiel, *matériellement* formule demeurait exacte.

D'autre part, ce prêtre a toujours eu l'intention « faire ce que fait l'Église » dans la consécration eu ristique. Cette intention corrige-t-elle son erreur, permet-elle de considérer la consécration comme vali

R. — Les paroles du Christ : « *Hic* (pron démonstratif) *est calix sanguinis mei* », constitu la forme de la consécration du vin. Seules ces roles sont essentielles. A elles seules elles

priment parfaitement, et par conséquent réalisent, le changement de la substance du vin en la substance du Sang du Christ.

Aussi ces paroles doivent-elles être prononcées sans altération. Une altération substantielle rendrait invalide la consécration.

Or, donner au mot « *hic* » le sens adverbial, au lieu du sens pronominal démonstratif, c'est opérer dans la phrase une modification essentielle. « *Hic* » adverbe fait prendre à la formule un sens spatial : « dans ce lieu » est le Sang du Christ. « *Hic* » pronom démonstratif fait exprimer l'idée de transubstantiation : « la chose qui est contenue sous cette espèce du vin est le Sang du Christ », — cette transsubstantiation que l'Eglise veut accomplir lorsqu'elle fait prononcer cette formule par le prêtre.

Par conséquent, en substituant « *hic* » adverbe à « *hic* » démonstratif, on rend la formule invalide.

Les auteurs sont unanimes : le mot « *hic* » pris adverbialement invalide la consécration. C'est qu'en effet, disent-ils, on ne signifie plus dans ce cas le changement du pain et du vin au Corps et au Sang du Christ, et, par le fait même, on ne l'opère pas. Il faut signifier la conversion. L'adverbe « *hic* » ne donne pas à la phrase cette signification. La formule avec « *hic* » adverbe ne comporte plus le sens voulu par le Christ.

La plupart des auteurs, il est vrai, lorsqu'ils étudient ce cas, ne prennent comme exemple que la formule de la consécration du pain et ils affirment que remplacer « *hoc* » par « *hic* » adverbe rend la formule invalide, tandis que la formule serait valide si, par erreur grammaticale, le ministre remplaçait « *hoc* » par « *hic* », forme masculine du démonstratif. Cependant quelques-uns (par ex. Noldin, *De Sacramentis*, n° 122) notent expressément que donner le sens adverbial au « *hic* » de la consécration du vin rend la formule invalide. D'autres se contentent d'affirmer, après avoir montré que la substitution de l'adverbe « *hic* » au démonstratif « *hoc* » dans la consécration du pain constitue une altération substantielle, qu'il faut appliquer le même principe lorsqu'il s'agit d'apprécier la valeur de la formule de la consécration du vin. (Merkelbach, *Summa Theol. Mor.*, III, n° 31).

Que vaut la formule où le ministre donne au mot « *hic* » le sens adverbial, mais la prononce avec l'intention de faire ce que veut faire l'Eglise lorsqu'elle fait énoncer cette formule par ses prêtres à la messe ?

Les paroles de la consécration doivent être prononcées matériellement, c'est-à-dire que le ministre doit lire les mêmes paroles que le Christ : « *Hic est calix sanguinis mei* ». Les paroles de la consécration doivent aussi être prononcées formellement, c'est-à-dire que le ministre doit affirmer que ceci est le sang du Christ et avoir l'intention en prononçant ces paroles de faire que soit réellement présent le sang du Christ.

Il n'est pas nécessaire toutefois que le ministre soit expressément attentif à tout ce que comporte ce « formellement ». Il suffit qu'il se conforme à l'esprit de l'Eglise et qu'il veuille faire ce que veut faire l'Eglise (Noldin, III, n° 121).

Lorsqu'un ministre prononce les paroles de la consécration du vin en donnant au mot « *hic* » le sens adverbial, mais avec l'intention de faire ce que fait l'Eglise, i. e. d'opérer une transubstantiation, consacre-t-il validement ? Il prononce matériellement les paroles. Mais la formule de la consécration du vin reste ambiguë : « *hic* » peut signifier « ceci » ou « ici ».

Nous savons que le sens d'une formule ambiguë se détermine par ce que celui qui la prononce entend signifier, car la prononciation d'une formule doit être un acte humain ; c'est dire que le sens d'une phrase dépend non seulement des mots prononcés, mais aussi de ce que celui qui les énonce entend signifier. La valeur d'une formule ambiguë dépend donc, pour la validité d'un sacrement, de l'intention du ministre, c'est-à-dire de ce qu'il veut signifier. (Noldin, III, n° 15). Par conséquent, si le ministre entend explicitement réaliser le sacrement en employant la formule ambiguë dans le sens qui en fait une forme erronée et substantiellement corrompue, il n'y a pas de sacrement ; par ex. si le prêtre entend explicitement consacrer le vin avec la forme erronée qu'est la formule de la consécration du vin où on donne au mot « *hic* » le sens adverbial, la consécration est invalide.

Mais s'il donne ce sens adverbial par ignorance, voulant toutefois, par son intention de faire ce que veut faire l'Eglise, opérer véritablement ce que l'Eglise appelle une transubstantiation, il semble bien que la consécration est, dans ce cas, valide.

E. G.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Franciscus MARCHESI, S. J. — **Summula finis canonici**, ad usum scholarum. Vol. III, **De processibus**. — In-8 de XVI-304 p., 1.000 lire. — Pia Società S. Paolo, Alba, 1953.

Le P. Marchesi nous était déjà connu par une brève *Somme de droit public* (parue aux éditions M. d'Auria, Naples). C'était sans doute une simple introduction à un travail plus vaste dont le professeur nous livre aujourd'hui le premier volume. L'auteur a commencé par les *Procès*, sans doute parce que c'était l'objet de son enseignement ; mais il faut reconnaître aussi que les bons manuels sur cette partie du Code ne sont pas tellement nombreux ; on rencontre plus facilement des traités réservés aux spécialistes ou des manuels et formulaires de procédure.

L'auteur a voulu mettre entre les mains des étudiants (*ad usum scholarum*) un ouvrage didactique, clair, offrant une doctrine sûre et bien à jour. La méthode employée n'est pas celle du " commentaire » de chaque canon, avec introduction historique et application pratique, selon la formule usitée dans les *scholæ textus*. L'exposé systématique qu'il a adopté convient mieux aux débutants qui sont comme conduits par la main à travers le dédale de la procédure.

Ce n'est pas que l'ouvrage veuille rester par principe au stade élémentaire. Certaines questions sont plus spécialement fouillées et présentent des développements fort intéressants. Citons au passage : la *restitutio in integrum* (p. 207-210), le prononcé de la sentence (p. 184-190), l'intervention du ministère public (p. 48-51).

Souhaitons, pour le bien des étudiants, que le P. Marchesi nous donne sans trop tarder un travail analogue sur les autres livres du Code.

A. B.

Guiseppe M. FAZZARI, S. J. — **Valutazione etica e consenso matrimoniale.** — In-8, 84 p. — Naples, M. d'Auria, 1951.

L'occasion de cette étude fut une sentence de la Rote romaine de 1941 (sans date plus précise. Cfr. *Decisiones*, vol. XXXIII, p. 144-168), dans laquelle les « auditeurs » eurent à discuter une nouvelle forme d'incapacité psychique à donner un consentement matrimonial valide, à savoir *l'immoralité constitutionnelle* d'un des contractants.

Une telle discussion pose un problème qui est à la fois d'ordre philosophique et d'ordre juridique. Au point de vue philosophique, c'est supposer que l'estimation, au moins l'estimation *morale*, n'est pas une fonction de l'intelligence seule, ou du moins qu'elle ne tire pas tous ses éléments constitutifs de la seule intelligence. C'est ce qu'exprimait un des experts (prof. Fumarola) en déclarant que le sujet examiné ne présentait pas d'insuffisance dans la sphère de l'intellect, mais qu'on ne pouvait le considérer comme totalement libre pour prendre une décision : il manquait à cette détermination un des éléments fondamentaux à sa validité, à savoir l'élément moral... Le sujet était déclaré incapable d'estimer suffisamment le côté moral de l'acte matrimonial, et encore moins l'importance des conséquences qui en résultent.

C'est sur ce problème d'ordre philosophique que l'auteur s'est penché d'abord. Puis il a examiné les applications qui pouvaient être faites des conclusions au for judiciaire, spécialement en matière de consentement matrimonial : sa validité ne dépendrait plus uniquement de la « connaissance » exigée par le canon 1082, mais de l'estimation du côté moral de l'acte conjugal et de ses conséquences. Discussion toujours intéressante et qui peut être féconde si ses conclusions sont adoptées par la jurisprudence ecclésiastique.

A. B.

Heribert JONE, O.F.M. Cap. — **Gesetzbuch der lateinischen Kirche.** T. III. 2e éd. revue et augmentée. — In-8 de 752 p. — Paderborn Schœning, 1953.

L'*Ami* a fait connaître à ses lecteurs, et en termes avantageux, le tome II du *Code de l'Eglise latine* du P. Héribert Jone. Le tome troisième que nous présentons aujoud'hui, plus volumineux que ses devanciers, englobe le commentaire des livres IV et V du Code (les *Procès* et les *Délits et les Peines*). On y retrouve les mêmes qualités de clarté, de précision et de caractère pratique, déjà appréciées dans les deux premiers volumes.

Fidèle à sa méthode, l'auteur donne d'abord la traduction (allemande) de chaque canon ; puis il en fait le commentaire succinct en utilisant une double typographie : caractères plus gros pour ce qui est l'essentiel, les explications de détail ou un bref exposé des controverses n'ayant droit qu'à des caractères plus réduits. Qu'on ne s'attende pas d'ailleurs à trouver dans un ouvrage de cette dimension un long exposé de théories juridiques ou de savantes discussions : ce n'est point le but de l'auteur, qui vise avant tout à être pratique et à donner une solution rapide des questions controversées. Il appuie d'ailleurs son opinion sur de bons auteurs auxquels il renvoie au moyen d'une brève référence.

On pourrait regretter, parfois, que sur tel point le commentaire soit aussi succinct : par exemple celui du canon 2246 est à peu près réduit à la traduction du texte du Code, — alors qu'on eût aimé savoir la pensée du P. Jone sur la portée et l'efficacité de la réserve du « péché auquel est annexé une censure qui *empêche* la réception des sacrements ». Cet « empêchement » rend-il la réception des *sacrements* (de l'absolution en particulier) invalide ou seulement illicite ?... En revanche, au canon 2319, après un bref exposé de la controverse, l'auteur, s'appuyant sur la jurisprudence du Saint-Siège, prend position en faveur de la thèse qui soutient l'existence de la peine pour les conjoints « de religion mixte », qui se présentent *uniquement* devant le ministre acatholique (alors que les termes du canon 1063 semblent exiger qu'ils se présentent « aussi » (*quoque*) devant le prêtre catholique). L'*Ami* qui avait professé un sentiment opposé en raison de l'ambiguïté du texte de la loi, reviendra sur la question pour mettre sa doctrine en conformité avec l'actuelle jurisprudence.

Aux lecteurs de langue allemande, le commentaire du P. Jone rendra de précieux services.

A. B.

F. A. WILCHES, O.F.M. — **De errore communi in jure romano et canonico.** — In-8 de 244 p. — Rome, Antonianum (124, via Merulana), 1940.

La publication de cet ouvrage est passée quelque peu inaperçue, en raison des événements tragiques qui bouleversèrent l'Europe à cette époque. Si nous jugeons opportun de le signaler à nos lecteurs, c'est qu'il traite d'un sujet à la fois très important et très discuté, qui a connu tout récemment un regain d'actualité canonique : *l'erreur commune.*

L'*Ami* reviendra très prochainement sur ce sujet pour tirer les conséquences pratiques des dernières décisions de la jurisprudence romaine. Dès maintenant il se plaît à souligner la solidité et la perspicacité de cette étude, dont certaines conclusions — qui parurent audacieuses il y a douze ans — ont fini par prévaloir en doctrine et par être officiellement confirmées par l'autorité.

Le mérite de l'auteur est d'être remonté aux sources et d'avoir utilisé la critique textuelle et l'histoire, pour découvrir la pensée du législateur sur ce « moyen de droit », qui a connu une carrière analogue à celle d'une institution. Tour à tour il a dépouillé les textes du droit romain, puis ceux du vieux droit canonique, sans oublier de faire une large place aux interprétations des glossateurs et même de la coutume. C'est appuyé sur ces bases solides que le P. Wilches a établi son commentaire du canon 209 et les applications hardies qu'il en a faites spécialement au mariage et au pouvoir dominatif dans les Instituts religieux.

Son ouvrage a fait date et est devenu classique. Nul ne saurait désormais traiter de l'erreur commune sans y faire appel et s'inspirer de sa méthode.

A. B.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 novembris 1953

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)